



HAL
open science

Nicolas Auray : L'enquête ou l'alerte : une sociologie pragmatique du numérique.

Jacques Kerneis

► **To cite this version:**

Jacques Kerneis. Nicolas Auray : L'enquête ou l'alerte : une sociologie pragmatique du numérique.. Questions de communication, 2017, pp.538-541. halshs-01639363

HAL Id: halshs-01639363

<https://shs.hal.science/halshs-01639363v1>

Submitted on 27 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas AURAY, *L'Alerte ou l'enquête. Une sociologie pragmatique du numérique*

Paris, Presses des Mines/ParisTech, coll. Sciences sociales, 2016,
158 pages

Jacques Kerneis



Édition électronique

URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/11350](http://questionsdecommunication.revues.org/11350)
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017
Pagination : 538-541
ISBN : 9782814303256
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques Kerneis, « Nicolas AURAY, *L'Alerte ou l'enquête. Une sociologie pragmatique du numérique* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 04 septembre 2017. URL : <http://questionsdecommunication.revues.org/11350>

étude intéressante sur la représentation de l'ennemi dans les courriers des combattants. S'intéressant d'abord à la désignation de l'ennemi (« Allemand », « Boche » ou encore « Prussien »), elle montre ensuite l'évolution du ressenti du soldat de « France » – et non « français » comme la statistique tend à l'indiquer – envers l'ennemi d'en face qui, selon sa proximité géographique, est plus ou moins craint.

Les deux derniers articles de cette première partie offrent une focalisation différente des deux grandes questions jusqu'ici abordées. Stéphanie Fonvielle (pp. 169-180) s'interroge sur la pratique de l'écrit des femmes, particulièrement celle des épouses. Elle démontre l'enjeu fondamental de leurs écrits dans le maintien, malgré la distance géographique et temporelle – la correspondance étant une communication asynchrone –, d'un lien avec la vie d'avant-guerre. Leur rôle est essentiel dans la réalisation et le tissage d'un réseau social permettant aux combattants d'obtenir des nouvelles des proches, du village, de l'exploitation agricole ou viticole, etc. Cette contribution met en lumière l'importance non pas de ce que les hommes transmettent mais des réponses qu'ils reçoivent et qui participent pour une part importante au maintien de leur moral, comme ils le laissent transparaître fréquemment dans leurs écrits. Chantal Wionet (pp. 181-191) propose, dans un article concluant la première partie, de s'intéresser au style de l'écriture des protagonistes du corpus. Bien que ne respectant pas les normes graphiques et syntaxiques, elle montre la fonction poétique – avec la présence de figures de style telles que la gradation – de certains textes et la performativité du langage mise au service de l'expression des sentiments.

Cet ouvrage, fruit du projet « corpus 14 » et de l'équipe de recherche Praxiling (université Paul-Valéry – Montpellier 3), offre une succession d'analyses fines sur un corpus original de correspondances de guerre s'intéressant à des scripteurs peu-lettrés et issus du monde rural. Les approches linguistiques, sociolinguistiques et discursives sur des textes jusqu'ici peu exploités par les sciences humaines sont également novatrices. Le croisement des regards des différentes disciplines des sciences du langage permet une approche tout à la fois globale et précise des écrits épistolaires des « peu-lettrés » durant la Grande Guerre. Les analyses portant sur la forme du texte – graphie, ponctuation, syntaxe, structure – apportent notamment de nouvelles informations sur le niveau de français d'anciens élèves de la République ayant quittés les bancs de l'école depuis plusieurs années. C'est peut-être autour de cette problématique que les historiens trouveront un intérêt

à l'ouvrage. Malgré la forme peu standard de ces lettres, les auteurs s'appliquent à démontrer la présence d'une certaine logique dans l'écriture. Les analyses portant davantage sur le contenu sont prises avec le recul nécessaire du genre et du contexte de communication. En effet, il s'agit de la correspondance entre des proches et des combattants qui craignent la censure et font certainement preuves d'autocensure afin de ne pas heurter ou inquiéter les destinataires. Ainsi, l'analyse des fonctions et du contenu de ces écrits trouvent-elle son sens et éclaire-t-elle l'importance quantitative des lettres échangées durant le conflit. Chacun des 13 articles qui constitue l'ouvrage interroge le corpus sous un angle particulier et participe à un ensemble cohérent où chacune des analyses trouve sa place dans un tout construit et qui fait sens. En définitive, Agnès Steuckardt et les auteurs dont elle coordonne les contributions offrent une vue précieuse sur les caractéristiques linguistiques, sociolinguistiques, discursives et stylistiques d'un corpus original dont une sélection est donnée à lire dans la seconde partie de l'ouvrage.

Cyrielle Montrichard

Éllyad, université Bourgogne Franche-Comté, F-25000
cyrielle.montrichard@edu.univ-fcomte.fr

Théories, méthodes

Nicolas AURAY, *L'Alerte ou l'enquête. Une sociologie pragmatique du numérique*

Paris, Presses des Mines/ParisTech, coll. Sciences sociales, 2016, 158 pages

Ce livre majeur intéressera tous ceux que les sociabilités numériques interpellent. Il paraît à titre posthume et le lecteur ne peut qu'être troublé par le témoignage de Michel Gensollen concernant son auteur : « Je garderai le souvenir de ses exposés fulgurants. Et ses silences. Il s'arrêtait soudain, au milieu d'une phrase, comme si une idée-colibri volait dans la pièce, au-dessus de la tête des auditeurs. Il les laissait sidérés, condamnés à penser par eux-mêmes » (p. 15). Cette évocation de Nicolas Auray (1969-2015), qui clôt la préface proposée par Emmanuel Kessous (pp. 7-16) donne également la teneur du livre. Son cœur est constitué par quatre études de cas qui ont été publiées sous forme d'articles entre 2005 et 2013. Elles abordent quatre comportements essentiels de la vie impactés par le numérique : apprendre, travailler, faire des rencontres et se divertir. Nous reviendrons sur chacun d'entre eux en soulignant leur portée. Nous souhaitons insister sur les différents éléments présents dans l'ouvrage qui peut être vu comme un système de « poupées russes » et qui mettent

utilement en lumière ces quatre enquêtes. Il y a d'abord trois éléments, écrits de la main de l'auteur, qui donnent sa profondeur à l'ouvrage.

L'introduction (pp. 17-25) met en évidence le caractère anthropologique de l'exploration et sa valorisation récente. En ce sens, elle prolonge l'ouvrage de Jacques Gonné *Les Médias et la curiosité du monde* (2003, Paris, Presses universitaires de France). Le programme de l'auteur est défini clairement. Il s'agit de « savoir si cette accélération de l'exploration, cette réduction du coût de la recherche propre au numérique s'est accompagnée ou pas d'une démocratisation des comportements exploratoires » (p. 24). Il émet une hypothèse critique à ce sujet et identifie quatre types de risques dont l'assemblage donne le mot « D.I.M.E » (p. 25) : « Une désorientation (D) rendant difficile la hiérarchisation des contenus durant les apprentissages ; une insécurité sociale (I) rendant vulnérables les acquis garantis par le statut social du contributeur ; la manipulabilité mutuelle (M) rendant difficile d'octroyer à autrui une grandeur de probité ou d'authenticité et une excitabilité (E) ou compulsions addictives ».

Le premier chapitre (pp. 27-49), le plus dense, définit le régime exploratoire à partir de trois caractéristiques : l'attention divisée qui suppose un certain effort : « Elle repose sur une attente, qui peut s'exprimer, parmi d'autres possibilités, par une insatisfaction face aux flux d'informations prescrits, ou par l'intention de résoudre une énigme » (p. 34) ; la vigilance flottante qui nécessite un engagement des personnes, celui-ci n'étant pas nécessairement volontaire car il peut dépendre d'une frustration ressentie ; la difficulté à réfréner l'excitabilité, car effectivement chacun de nous se trouve toujours à deux clics du bonheur : « Le raccourcissement de l'écart entre l'intention et sa réalisation configure souvent l'action sur le modèle de l'imédiateté » (p. 19).

Selon l'auteur, dans la constellation des sociologies pragmatistes, seulement trois d'entre elles ont porté un intérêt à cet « état d'attention flottante caractéristique des engagements curieux » (p. 38) : la première est la *phénoménographie de l'action* d'Albert Piette (2009, « Phénoménographie de la tranquillité et anthropologie de la présence », pp. 161-169, in : Berthon S. et al., dirs, *Ethnologie des gens heureux*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme) qui « fait de la distraction et de l'engagement minimal un trait constitutif de l'humanité » (p. 38). Nicolas Auray est d'accord avec le fait que, aujourd'hui, « la capacité d'inattention ou plutôt d'attentions latérales est une condition nécessaire à la vie collective et à l'interaction

sociale ». Cependant, il pointe deux limites du travail d'Albert Piette par rapport à sa propre entreprise émancipatrice. D'une part, dans cette approche, cette distraction n'est souvent pas jugée pertinente par l'acteur et on est obligé de la lui faire percevoir, grâce à la photographie le plus souvent. D'autre part et surtout, « cette flânerie n'est pas considérée comme pouvant produire des savoirs ».

La deuxième est la *pragmatique des objets* défendue par Antoine Hennion (2000, Antoine Hennion, Sophie Maisonneuve, Émilie Gomart, *Figures de l'amateur. Formes objets et pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, Éd. La Documentation française/DEPM - ministère de la Culture ; Antoine Hennion, 2004, « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés*, 85, pp. 9-24 ; Antoine Hennion, 2009, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, 27, pp. 57-78). Dans ce modèle, l'ouverture attentionnelle est bien prise au sérieux dans une perspective deweyenne où « il y a une relation de proximité forte, voire d'identité entre le rôle que l'exploration joue pour les acteurs et le rôle qu'elle joue pour le sociologue » (p. 41). Nicolas Auray pointe également deux limites à cette approche. L'exploration y est toujours glorifiée, alors qu'elle n'est pas toujours productrice. Ainsi le sociologue devient-il « porte parole des acteurs » sans recul critique.

Le troisième cadre est celui qui a effectivement servi de boussole épistémologique à Nicolas Auray. Il s'agit de la sociologie des épreuves (Luc Boltanski, 1990, *L'Amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié) et de celle des régimes d'engagement (Laurent Thévenot, 2006, *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éd. La Découverte). Cette dernière « articule, dans une conception pluraliste de l'action, des modalités d'engagement dans le monde qui rapprochent un type d'évaluation, un type de cognition et un type d'activité » (p. 43). Cette approche montre quand l'engagement produit une valorisation et quand ce n'est pas le cas. Elle donne ainsi une posture critique au sociologue. Par exemple, quand il s'agit de la mise en nombre des comportements curieux de masses d'usagers. L'approche selon le régime exploratoire constitue donc pour Nicolas Auray « un dispositif pour enquêter sur les implications politiques de l'action » (p. 42). En particulier, il pointe la place prise par les moteurs de recherche, les algorithmes et les alertes qui, sous prétexte d'aider l'utilisateur, l'empêche d'explorer. Il est également très sensible aux inégalités d'accès à la compétence exploratoire, qu'il construit grâce à une approche de type *grounded theory* (Barney

G. Glaser, Anselm L. Strauss, 2009, *The Discovery of grounded theory. Strategies for qualitative research*, New Brunswick, Aldine Transaction) en mettant en exergue les effets *diligence* (Jacques Perriault, 2000, « Effet diligence, effet serendip et autres défis pour les sciences de l'information », accès : <http://www.imagiter.fr/article-l-effet-diligence-113102776.html>) face à l'innovation technologique.

Il développe cette idée dans une brève conclusion qui vise à donner des clés pour « exorciser le chaos » (p. 131). Ses propos nous semblent ici plus génériques voire même « datés », mais cela n'enlève rien à la pertinence des quatre compétences discriminantes qu'il nous propose :

La compétence managériale est apprise dans le cadre scolaire et consiste à accepter d'être critiqué, de se corriger... C'est une capacité au dialogue qui « suppose un art de limiter devant le public le recours à l'accusation personnelle, à la violence et à l'insulte verbales » (p. 135). Elle est nécessaire pour participer à un forum, par exemple.

La compétence sociale se déduit, quant à elle, de la capacité des acteurs à faire appel à des ressources extérieures permettant de leur délivrer une aide ou de les former : « Il faut développer une aptitude à suivre les voies de l'hétérogénéité des rencontres, à varier son univers relationnel et à construire des ponts ». Nous sommes dans un monde où la domination culturelle s'exprime autour de la norme de la curiosité omnivore (Richard A. Peterson, 2004, « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », *Sociologie et société*, 36, 1, pp. 145-164) et c'est là que l'on trouve les plus grandes inégalités entre les classes populaires et les classes aisées. Ces compétences sont très largement familiales et extra-scolaires. Il s'appuie sur Richard Hoggart (1970, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie populaires en Angleterre*, trad. de l'anglais par F. et J.-C. Garcias et J.-C. Passeron, Paris, Éd. de Minuit, 1973), Olivier Schwartz (1990, *Le Monde privé des ouvriers*, Paris, Presses universitaires de France, 2002) et Bernard Lahire (1995, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Éd. Le Seuil) pour marquer le tropisme vers le monde de l'entre-soi ou le monde extérieur « qui fonctionne comme un mécanisme de défense contre la domination subie et qui est le contraire d'une ouverture à la compétence exploratoire » (p. 136).

La compétence herméneutique est également acquise durant la scolarité. Elle consiste à savoir prendre de la distance avec l'ensemble des sources disponibles sur l'internet. Elle renvoie à un mixte de deux aptitudes.

D'abord, savoir expertiser les sources d'un document de façon à lui accorder ou pas du crédit. En s'appuyant sur Laura Robinson (« Freeways, detours, and dead ends: search journeys among disadvantaged youth », *New Media & Society*, 16, 2, 2014), il constate que « bien souvent le visuel et le format des sites sont des indices privilégiés par l'utilisateur au détriment du contrôle de la crédibilité de la source, à laquelle on fait une confiance excessive » (p. 137). Ensuite, il faut disposer de compétences discursives qui sont encore plus précieuses à l'ère du numérique.

La compétence topologique est plus spécifique au régime numérique. Nicolas Auray la décrit en s'appuyant sur l'anthropologue Tim Ingold (2007, *Une brève histoire des lignes*, trad. de l'anglais par S. Renaut, Paris, Éd. Zones Sensibles, 2013) qui distingue la capacité à suivre deux types de lignes (celle de la promenade contenant sa propre dynamique et celle de la géométrie euclidienne qui relie un point à un autre). Il interroge l'opposition entre *tactique* et *stratégie* produite par Michel de Certeau (*L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980). Celle-ci est remise en cause au moment où « il est possible désormais d'habiter durablement un espace "topologique" de voisinage, alors que nous vivions plutôt dans un espace métrique, référé par les distances » (p. 139). Cette nouvelle compétence est selon Nicolas Auray susceptible de réduire les inégalités constatées auparavant.

Deux autres contributions donnent aussi du relief à l'ouvrage. Il s'agit de la préface d'Emmanuel Kessous qui rappelle la contribution de l'auteur à la sociologie des médias sociaux et retrace son parcours scientifique interrompu. Il nous livre également en quelques pages une synthèse structurée du livre. La postface, écrite par Sylvaine Bulle (pp. 153-156), n'est pas moins éclairante quant aux perspectives politiques et critiques du travail de Nicolas Auray. Celle qui a beaucoup travaillé avec lui durant ses dernières années sait rendre compte de son éclectisme et nous livrer les clés de son projet : « Il n'était pas intéressé par les sociétés de contrôle à proprement parler, mais par les sanctions, les jurisprudences, les controverses ouvertes par les TIC au plan des coordinations ; et au plan des régimes d'exploration, par les mystères qui se créent dans les plis du capitalisme computationnel – de l'escroquerie au complot à la distraction émancipatrice et la flânerie » (p. 154).

En effet, les travaux empiriques s'appuient sur de terrains originaux qui mettent en évidence certains traits du régime d'exploration curieuse. Le chapitre 2 (pp. 51-69) met l'accent sur l'impact des offres dites

illimitées dans les industries culturelles de la musique, du cinéma et du livre : « La culture numérique nous offre ainsi une lunette appropriée pour analyser des processus de confrontation à la prodigalité [...] qui renvoie à la cohabitation tourmentée et frustrée entre deux sources d'infini : le désir comme infini des aspirations et la réalité qui s'offre comme illimitée » (p. 53). Il établit trois conditions pragmatiques (grammaticales) de l'usage de l'illimité : il repose sur une profusion de titres, l'immédiateté ou l'absence de restriction d'accès et l'échelonnement varié des anciennetés de leurs contenus culturels proposés. Il précise que « si ces conditions ne sont pas remplies, une contestation amène leur échec ou leur disparition rapide » (p. 57). Ce régime de l'illimité ouvre la voie à des dynamiques d'engagement qui articulent le plan émotionnel de l'expérience malheureuse et le plan normatif. Il distingue l'*anomie*, qui alterne fascination et souffrance, la *résignation* qui oscille entre frustration et autodiscipline et la *protestation* qui marie critique et émancipation (p. 59). Il met en évidence l'avantage du connaisseur qui s'appuie sur les blogs spécialisés pour mieux arpenter le domaine et les difficultés qu'éprouve le novice qui se perd dans la navigation.

Le chapitre 3 (pp. 71-90) analyse l'impact des technologies de l'information et de la communication sur le monde du travail. Ici aussi, Nicolas Auray choisit un terrain original et le justifie. Il enquête sur une communauté qui utilise un modèle avancé de collectif par projet : 800 développeurs répartis sur 30 pays qui proposent une distribution complète de logiciels libres : Debian (dont Mozilla). Il étudie les mécanismes institutionnels qui sont mis en place pour résoudre deux problèmes : d'une part, les tensions entre le fonctionnement libertaire du groupe et le souci de la qualité du produit pour les consommateurs et, d'autre part, la manière de prendre en compte l'égalité dans le traitement et la juste répartition des réputations.

Le chapitre 4 (pp. 91-113) aborde la question des rencontres en ligne et les arnaques auxquelles elles donnent lieu. Nous n'insisterons que sur l'aspect permanent de l'excitation liée à l'internet et à l'exploration curieuse de manière plus large. Les victimes ont beaucoup de mal à admettre qu'elles se sont fait bernier et quand c'est le cas, elles sont nombreuses à réinvestir ce régime d'excitation émotionnelle dans la chasse aux escrocs.

Le chapitre 5 (pp. 115-130) est consacré au divertissement et à l'exploration d'espaces indéterminés où la désorientation est entretenue par les concepteurs du jeu avec la complicité des joueurs. L'auteur évoque

aussi les moyens inventés pour monétiser un espace ludique. Il nous propose un *exemple exemplaire* (Thomas S. Kuhn, 1977, *La Tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences*, trad. de l'anglais par M. Biezunski, P. Jacob, A. Lyotard-May et G. Voyat, Paris, Gallimard, 1990) de cette nouvelle compétence topologique dans un monde incertain.

Reste un mystère quant au sens du titre du livre (*L'Alerte ou l'enquête*). Si on trouve bien trace de *l'enquête* (au sens sociologique) ou au sens de John Dewey à travers 16 occurrences, il n'en est pas de même pour *l'alerte* (4 occurrences seulement). La première phrase de la conclusion nous met sur la piste et nous incite à explorer chaque page de ce livre pétillant : « Un débat sociologique central qui nous a intéressé portait sur le régime d'engagement en contexte saturé ou obèse en informations : routine réactive ou curiosité exploratoire ? Alerte ou enquête ? Dans notre monde marqué par la créativité, l'ouverture, l'incertitude, où nous devrions de plus en plus vivre dans un état d'esprit qui favorise l'intuition, le régime de l'alerte, de l'association d'esprits, il se développe pourtant une disposition marquée par la réaction aux alertes » (p. 131).

Jacques Kerneis

Créad, université de Bretagne occidentale, Espé,
F-29200

Jacques.kerneis@espe-bretagne.

Howard S. BECKER, *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*

Trad. de l'anglais par C. Merllié-Young, Paris, Éd. La Découverte, coll. Grands Repères, 2016, 268 pages

Comment peut-on comprendre de longs processus que nous observons sur le terrain dans le cadre des enquêtes menées en sciences humaines et sociales ? Rédigé par Howard S. Becker, l'ouvrage *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales* illustre la manière dont le sociologue de terrain investit sa recherche en étudiant des cas particuliers. Faisant le point sur sa méthodologie et son évolution depuis les trente dernières années ; d'une part, l'auteur met en relation ses travaux avec d'autres sociologies comme celle de l'expertise ou de la valeur et, d'autre part, il livre une série de conseils dans la continuité des *Ficelles du métier* (Howard S. Becker, trad. de l'anglais par J. Mailhos, Paris, Éd. La Découverte, 2002 [1988]). Partant du constat que chaque substance d'une situation agit sur la matière qui se déroule sous nos yeux, la comparaison des cas particuliers permet d'appuyer la thèse qu'une série d'événements produisent des effets sur l'événement que nous cherchons à comprendre (pp. 16-17).